

XYZ. La revue de la nouvelle

Le grand jeu

Édith Bourget



Numéro 52, hiver 1997

Étreintes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4676ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bourget, É. (1997). Le grand jeu. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (52), 45–48.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1997

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Le grand jeu

Édith Bourget

Sa décision était prise. Depuis des années. Depuis son adolescence, en fait.

Il a vingt-neuf ans. Il vit dans l'appartement au-dessus de celui de ses parents. Ils le laissent vivre à sa guise. Lui aussi.

Il est grand, robuste, blême de teint, vif d'esprit. Sa calvitie ne le dérange plus. Il a des relations, des amis, des amants, des amantes. Il se protège.

Vautré dans son lit, il attend le soir. On est samedi. Il est midi. Il n'a pas faim.

La nuit torride a laissé des traces. Des draps froissés, des vêtements ici et là, un corps repu. L'autre est parti. Blessé. Il aurait voulu lui éviter cette peine. Il n'a pas su, il n'a pas pu. Sa décision est prise. Irrévocable. L'autre n'a rien compris, il ne comprendra jamais, il l'aime. Dit-il. Les explications et le plaisir se sont succédés. Nuit blanche peuplée de cris, de rauquements. De silence. À l'aube, c'était fini. Il ne reviendra pas, il ne le reverra pas.

Il aime jouer. Aux échecs, aux dés, aux dames. À tout. Il ira au casino à 22 heures. Pour voir la faune, pour voir l'argent. Pour la voir. Elle.

Elle est noire, mince, a le nez un peu long et de gros seins. Elle porte des robes. Décolletées. Transparentes. Indécentes. Merveilleuses. Elle ondule. Elle se penche. On la gobe des yeux. Hommes et femmes. Elle sourit et ramasse. Les œillades. L'argent. Elle gagne. Souvent. Elle flotte et plane à la fin de la soirée. Le nez très blanc. Elle le fournit. Il l'a déjà baisée. Et aimée.

Il y a longtemps. Ce soir, il la lui faut.

C'est elle qu'il veut. L'autre, cet homme qu'il a aimé, ne peut lui donner ce qu'il désire maintenant. Des hanches rondes, des seins qui déborderont de ses mains, qu'il embrassera et mordillera en pénétrant son sexe. Il a besoin d'elle, de sa fougue, de sa folie. De sa poudre, de son sexe. De sa vie d'aventure. De l'histoire de ses hommes à elle. Il ne sera qu'un amant de plus. Il le sait. Un amant dont elle racontera peut-être l'histoire. Étrange.

Au-dessous, son père prépare le repas. Sa mère doit attendre dans le fauteuil roulant. Sa purée de pommes de terre, son steak haché, ses deux tranches de tomate, sa feuille de laitue. Son dessert puis son café. Il la roulera ensuite vers son lit, il la couchera, la bordera. Elle dormira une heure. Il fera la vaisselle et les courses. Il la promènera ensuite dans le quartier. Il lui parlera d'avant. Elle se souviendra. Ne dira rien. Elle est muette. Depuis un an. Paralysée. Morte. Depuis toujours.

À quoi bon ressasser sa vie encore une fois. Il n'y trouvera toujours que la même douleur, que l'injustice de son sort. Il n'a aucune image de sa mère le tenant par la main, le prenant dans ses bras. Il n'a jamais vu sa mère debout. La maladie l'a écrasée. En quelques années. Lui, il a appris rapidement à être sage, à courir au ralenti, à parler bas. Ne pas fatiguer maman. Oui, elle t'aime. Oui, elle est malade. Non, elle ne guérira pas. Ne fais pas de peine à maman. Il a vu son père pleurer, il a entendu sa mère le supplier. Tue-moi. Jamais. Je t'aime. Il y a le petit. Il t'aime. Il ne me parle pas. Il n'entre presque jamais dans ma chambre. Je le dégoûte.

Non ! J'avais peur ! De te toucher, de t'embrasser. De devenir comme toi. Couché, immobile. Je te croyais vieille. Je te voyais dépendante, impuissante, inutile. J'étais un enfant apeuré côtoyant tes yeux d'outre-tombe, ton corps percé par les os, tes muscles mous. La vie arrêtée. Stop. Squelette dans la chambre. J'étais trop jeune, trop lâche. Pour te tuer, te délivrer. Des pilules, un couteau, l'oreiller. Le feu après. « Ce petit rumine. » Et l'on m'envoyait dehors, dans le carré de sable ou sur la balançoire. Pour ne plus avoir à supporter mon regard sombre, pour

ne plus que j'aie à supporter la vue de ta décadence, de ta vieillesse devancée de cinquante ans. Pour t'oublier. Un instant. Pour tenter aussi de me faire croire que le bonheur venait avec et par le jeu. J'ai maudit ta maladie. J'ai maudit le hasard. Pourquoi toi ? Ma mère.

Dans la chambre, l'air est étouffant. L'homme a jeté les draps sur le sol. Il transpire. Il est en boule au centre du lit. Il se berce. La porte en bas claque. Son père et sa mère partent. Assez. Il se lève d'un bond, se secoue pour chasser tous les fantômes. La douche fera le reste. Sans doute.

Il doit s'activer. Il a bien des choses à préparer pour ce soir. Acheter de l'encens. Des fleurs aussi. Pour lui. Pour elle. Pour sa mère. Elle sera contente de la surprise. Trouver de la coke. Être certain d'en avoir. Pour lui. Pour elle. Tout doit être parfait pour le grand jeu. Champagne, caviar. Éclairage tamisé ou cru comme elle le désirera. Comme elle voudra. Il fera tout pour l'accrocher. Elle n'est pas fidèle, il le sait. Tout ce qu'il souhaite, c'est qu'elle passe plusieurs nuits de suite avec lui. Une semaine. Dix jours. Il croise les doigts. Qu'il puisse profiter d'elle. De sa peau noire, de ses lèvres foncées. Qu'il puisse enfouir son visage entre ses jambes, la lécher. Se lover dans son dos, caresser son ventre. La pénétrer doucement ou rudement. La faire jouir. Comme elle aime, quand elle en aura envie, souvent. Il la connaît. Quinze jours au plus et elle sera lasse de lui. Elle lui dira merci et repartira. Ailleurs. Dans les bras du plus offrant. Peut-être réussira-t-il à la convaincre de revenir coucher avec lui de temps en temps. Un peu de bonheur. Encore un peu de bonheur. Juste pour lui. Peut-être y consentira-t-elle. Elle n'est pas cruelle. Juste indépendante et libre. Elle sait couper les ponts. Sans regrets. Sans remords. Elle sait, elle.

Il aurait dû déménager, s'éloigner de son enfance triste, fuir la maladie. Il est resté. Pour aider. Au cas. Il vit au-dessus de ses parents. Au-dessus de sa mère impotente et de son père courageux. De sa mère qui attend la mort depuis vingt ans. De son père qui lui a fait promettre qu'il s'en occuperait. Si jamais. Bon fils.

Il est fatigué. Étourdi. La chaleur peut-être. La douche ne l'a finalement pas beaucoup aidé. Il sent la lavande, le propre, le bien élevé et la santé. Le bon gars. Il s'est toujours tenu les épaules droites, la tête haute. Il s'est toujours tenu. Point. En public. Mais dans son antre, il s'est permis bien des libertés. Hommes et femmes ont défilé avec leurs appétits et leurs accessoires. Certains et certaines sont restés quelques semaines ou quelques mois. Beaucoup d'animal, un peu de tendresse. Des nuits habitées, des jours mornes meublés par un travail conformiste. Une vie pleine et vide. Les apparences sauves. Un homme exemplaire.

Ce soir, son lit abritera une autre histoire de baise. Il mettra les draps de satin noir. Le champagne sera au frais, les roses parfumeront la chambre, les chandelles seront déjà en place. L'encens attendra. La coke aussi, à portée de la main. Elle acceptera de venir. Il le faut. Au casino, il fera tout pour la convaincre de le suivre. Si elle déteste le décor, il le fera valser d'un coup de pied. Il la déshabillera, la couchera sur le lit. Pour la voir. Peau noire sur draps noirs. Peau blanche sur peau noire. Plaisir du jeu et du danger. Il ne mettra pas de condom. Elle protestera comme elle l'a toujours fait. Il lui expliquera. Elle comprendra. Il le faut. Sinon, il emploiera la force.

Comme le matelot d'une chanson de son enfance, il a tiré la courte paille. Dès sa naissance. Une chance sur quatre. Il est condamné, comme sa mère. En bas, la tête posée sur un oreiller blanc, les yeux mobiles, le corps soudé, elle rêve de délivrance. Son état est stable, la mort la fuit. Encore pour combien de trop longues années... Il s'était juré de ne pas endurer ce calvaire. Si jamais.

À 22 heures, il partira. Il reviendra vers deux heures du matin, tenant par le bras cette femme maigre, sa dernière aventure. Il espère que la chance lui sourira enfin. Que le virus voudra de lui et qu'il l'emportera plus rapidement que ne le ferait la maladie dont il a les premiers symptômes.

Sa décision est prise. Ils baiseron dans des draps noirs. Tombeau de satin. Il ne mettra pas de condom.